

NOS GRAVURES

L'abbé Roussel

Dans sa dernière séance, l'Académie française a distribué solennellement les prix de vertu. Elle a donné le prix Montyon, d'une valeur de 2,500 francs, à M. l'abbé Roussel.

Tout le monde aujourd'hui—le monde qui fait l'aumône et le monde qui la reçoit—connaît et bénit l'abbé Roussel.

Voici en quels termes M. J.-B. Dumas, directeur de l'Académie française, a exposé les titres du saint Vincent de Paul moderne à la récompense qu'on lui décernait :

Un humble prêtre, aumônier militaire, entraîné par sa charité vers les patronages ouvriers, se demandait avec tristesse si, malgré les soins éclairés et la large prévoyance de l'Assistance publique, dont on ne proclamera jamais assez haut les bienfaits, la destinée de ces enfants orphelins ou abandonnés qu'on ramasse quelquefois errants au milieu de Paris n'était pas digne de la plus grande pitié. Jetés par une fortune ennemie sur le chemin du vagabondage, ces infortunés, après avoir vécu de hasard et de ruse, l'âme fermée à toutes lumières, n'en viennent-ils pas, se disait-il, à s'engager dans la voie de la révolte pour aboutir à celle du crime ? N'y a-t-il pas là de grands devoirs à remplir ? La politique, la charité, la religion n'ont-elles pas un intérêt égal à recueillir ces jeunes sauvages, à leur ouvrir un asile, à leur rendre une famille, à les doter d'un état, à réveiller leur conscience engourdie et à la diriger vers le bien ? Mais où trouver une maison pour un tel asile, des ateliers pour de tels apprentis, des fonds pour une telle entreprise ?

C'est en vain que le pauvre abbé agitait ce problème : il n'en voyait pas la solution. Un soir, cependant, vers la fin de l'hiver, il y a douze ans, il aperçut comme une silhouette humaine, à genoux, courbée, fouillant le ruisseau et cherchant parmi les immondices. C'était un enfant !

—Que fais-tu là ? lui demande-t-il.

—Je cherche à manger.

L'abbé Roussel, à cette réponse émouvante, comprit que la providence venait de lui marquer sa voie et son devoir.

L'enfant fut recueilli ; le lendemain, un second vagabond l'avait rejoint, et bien d'autres à la suite. Aujourd'hui, l'abbé Roussel se voit entouré de 250 pupilles : la dépense annuelle de son refuge ne s'élève pas à moins de 150,000 francs, et le nombre des enfants qui se sont initiés dans la maison aux habitudes de la règle et du travail s'élève à 3,000 environ.

En leur ouvrant un asile, l'abbé Roussel se propose d'abord d'arracher à la misère, à la dégradation, au vice, au crime peut-être, des infortunés demeurés sans protection par la mort de leurs proches ou par leur abandon. Grand politique, de ces vagabonds qui n'ont ni jour ni lendemain, il veut faire des ouvriers laborieux et rangés. Chrétien, à ces âmes que l'envie et la haine ont déjà visitées, il veut apprendre la résignation en leur montrant que la destinée de l'homme ne s'accomplit pas tout entière en ce monde.

Un asile honnête, un apprentissage efficace, une instruction religieuse attendrie, voilà ce que, parmi les ouvriers, le père de famille le plus prévoyant, la mère la plus respectable souhaiteraient pour leur fils. Voilà ce que l'abbé Roussel prétend assurer aux enfants qu'il adopte.

L'Académie, pendant le mois de mai, sur le rapport ému de l'un de ses membres les plus autorisés, décernait un prix Montyon de 1,000 frs., à M. l'abbé Roussel. Le refuge d'Auteuil était ignoré alors, ses bienfaits n'étaient appréciés que d'un petit nombre de personnes associées à l'Œuvre ; ses besoins n'étaient pas soupçonnés. L'approbation unanime de l'Académie, préludant aux manifestations de la sympathie publique, n'eût pas suffi pour mettre en mouvement la souscription féconde dont un journal familier avec de tels actes a pris l'heureuse initiative. L'asile d'Auteuil, doublement consacré par l'autorité morale qui s'at-

tache aux décisions de la compagnie et par le pieux empressement des âmes bien-faisantes dont le concours empressé a réuni en quelques jours près d'un demi-million, voit s'ouvrir devant lui une ère nouvelle de sécurité. Le temps ne lui manquera plus pour montrer comment la charité de son fondateur, la libéralité de ses généreux souscripteurs, l'esprit d'ordre et la prévoyance d'un conseil de patronage prudent et compétent, peuvent faire de l'institution d'Auteuil un modèle et consolider un succès qui a tous les vœux de l'Académie.—*Le Monde illustré.*

L'orphelinat d'Auteuil

En récapitulant dans un numéro spécial (dit M. l'abbé Roussel dans la *France illustrée*) les témoignages de reconnaissance qui débordent de notre cœur, nous aurions voulu donner tous les portraits des bien-faiteurs de notre Œuvre, et, sur tous, crayonner, en quelques traits rapides, une esquisse biographique. Mais, outre que beaucoup s'y seraient montrés opposés, la chose était matériellement impossible.

Nous avons, du reste, déjà donné quelques-uns de ces portraits, comme celui de M. de Naurois, par exemple.

Aujourd'hui, conséquemment, il s'agit pour nous de procéder en quelque sorte par représentation, en reproduisant les portraits de ceux qui personnifient de plus près le groupe qui, dans le présent, vient d'assurer l'existence de notre maison.

Comme légitimes représentants de ce groupe, tout naturellement se présentent à nous MM. de Villemessant et Saint-Genest.

Il y a longtemps que nous voulions faire paraître les portraits de ces sauveurs de notre œuvre ; beaucoup de nos amis, de nos bienfaiteurs même, nous le demandaient. Cependant, jusqu'à ce jour, nous avons hésité à répondre à leurs désirs, qui étaient aussi les nôtres, et cela, dans la crainte de blesser des sentiments de modestie, dont nous apprécions toute la délicatesse.

Mais aujourd'hui, en présence des dévouements admirables qui viennent de se produire, les points de vue doivent s'élargir, et de ce qui jusqu'ici pouvait nous paraître facultatif, nous devons faire un devoir strict.

M. de Villemessant

On sait que le *Figaro* est le journal à la mode en France, et que M. de Villemessant en est le propriétaire et l'un des principaux rédacteurs.

M. de Villemessant est un des plus anciens et des plus populaires journalistes de Paris. Son style piquant et vif, son esprit fécond et prime-sautier font depuis vingt-cinq ans les délices des Parisiens. Légitimiste et catholique malgré des allures légères, il s'est surtout distingué par sa charité, par des bonnes œuvres qui ont illustré son nom et son journal.

Voyez plutôt :

En 1871, c'est la souscription Ducatel qui produit	129,473,85
En 1871, encore, celle pour la famille des gendarmes assassinés	280,280,85
En 1872, viennent les Orphelins des Alsaciens-Lorrains	12,535,05
En 1872, aussi, les inondés de la Seine	338,779,70
En 1873, les incendiés de la rue Monge	19,647,40
En 1874, les fournaux économiques	27,150,95
En 1874, le retrait de draps et couverture engagés au Mont-de-Piété	21,384,88
En 1874, toujours, l'incendie de la rue de Citeaux	42,909,30
En 1876, les inondés	124,283,85
En 1876, une seconde fois, les établissements de charité de Paris	96,584,15
Et en 1878, la souscription pour l'Orphelinat d'Auteuil a produit	500,000
Total	1,593,038,98

En tout un million cinq cent quatre-vingt-treize mille trente-huit francs.

Nulle éloquence n'est brutale comme celle des chiffres.

Aucune infortune publique ou privée n'eût recours à M. de Villemessant qui ne fut aussitôt soulagé.

Saint-Genest

(ARTHUR BUCHERON)

Si vous habitez Auteuil ou Paris-Passy, et si vous abusez du chemin de fer ou du tramway, vous aurez probablement rencontré, aux alentours de la gare, de la rue Largillière ou de la Muette, un homme jeune, de moyenne taille, de la physionomie la plus sympathique et la plus heureuse ; un de ces hommes dont on se dit : "C'est quelqu'un !"—en ajoutant aussitôt : "quelqu'un dont je serais fier d'être l'ami !"—Sa loyale figure exprime la bonté, la bravoure, l'esprit, la franchise, la bonne humeur, tous les sentiments généreux qui peuvent nous réconcilier avec notre triste humanité. C'est notre cher Saint-Genest, et ce pseudonyme, consacré désormais par une publicité immense, rappelle immédiatement à tous les esprits ces articles d'un ton si chaud et d'une allure si vive ; ces pages si brillantes, si fringantes, si françaises, si émouvantes tour à tour et si amusantes, qui ont fait leste ment le tour du monde, et qui ont trouvé moyen d'être à la fois très-discutées et très-populaires. Au moment où nous nous demandions si notre pauvre France n'était pas morte, l'ardente et patriotique parole de Saint-Genest nous prouvait qu'il y avait encore une France ; dans nos plus mauvais jours qui eurent de si effroyables lendemains, ce fut une consolation, presque une revanche. Ce journaliste-soldat nous relevait, nous ranimait, nous réhabilitait, disait leur fait à ces ennemis du dedans qui avaient tant contribué aux victoires des ennemis du dehors, tuait par le ridicule ceux que l'indignation aurait trop honorés, flétrissait le mal, vengeait le bien, la vérité, le bon sens, l'honnêteté et la conscience publique, victimes de nos fautes, abîmés dans nos désastres, écrasés sous nos ruines.

Sa biographie ! A quoi bon ? Nous savons qu'il est d'excellente famille, qu'il n'a eu, dès son enfance, qu'à se souvenir ou à regarder autour de soi pour recueillir toutes les traditions d'honneur et de vertu. Nous savons que Saint-Genest se complète par son admirable mère, et que tel est le charme de ces tendresses maternelles et filiales que les succès de l'un sont les joies de l'autre, et que le sourire de celle-ci est la meilleure inspiration, la plus douce récompense de celui-là. Sa vocation, ses débuts, son apprentissage dans le noble métier des armes, on en retrouvera l'impression fidèle, les piquants épisodes, les martiales gâtés, et, plus tard, les poignantes images, dans les *Joyeuses années*, dans les *Lettres d'un soldat*, dans ces livres où Saint-Genest nous apparaît tout entier, et dont chaque chapitre semble daté de la chambrée ou du bivouac, au bruit du tambour ou du canon. Tout d'abord, Saint-Genest fut militaire de cœur et d'âme ; mais, au double point de vue du soldat et de l'écrivain, c'est la guerre de 1870 qui l'a révélé à lui-même ; il en a partagé vaillamment les périls, les angoisses, les souffrances et les misères ; il en a retracé les désastres dans un style de feu, avec une ardeur de patriotisme outragé et trahi, une fièvre de vaincu, une franchise de témoin et de justicier, qui auraient dû nous renseigner sur les auteurs de nos maux et nos moyens de sauvetage, si les peuples n'avaient leur fatalité comme les individus (1).

Effaçons aujourd'hui ces douloureux souvenirs qui s'accordent mal avec notre pacifique et modeste cadre ; considérons surtout, en Saint-Genest, non plus le brave soldat de l'armée de l'Est, non plus l'éloquent historien de nos désastres, non plus l'étrénel passionné et passionnant publiciste, mais le bienfaiteur de notre Œuvre. Ici, comme on pourrait se méfier de mon amitié, je cède la parole à un confrère excellent, judicieux, spirituel,

(1) On sait que celui que les républicains affectent d'appeler le maréchal des logis Saint-Genest est officier depuis seize ans.

Engagé pendant la guerre de Crimée, nommé sous-lieutenant après la guerre d'Italie, décoré sur le champ de bataille pendant la campagne d'Orléans, envoyé plusieurs fois en mission près des généraux prussiens, mis pour ce fait à l'ordre du jour de l'armée, etc., etc.

sérieux, brillant, véridique, qui ne connaît Saint-Genest que par ses articles et par sa bonne renommée :—"Heureusement, nous dit M. Fournel dans la *Correspondance* du 10 août, un rédacteur du *Figaro* passait par là au moment où ces pauvres petits, qu'allait ressaisir le grand égout parisien, s'éloignaient le cœur serré et les larmes aux yeux. C'était M. Saint-Genest, collaborateur intermittent, plein d'ardeur et de fougue, écrivain original, convaincu, chaleureux, qui fonce tête basse dans toutes les questions, saute par-dessus tous les obstacles sans même les apercevoir, entreprend une nouvelle campagne tous les mois, écrit un article comme il mériterait une charge de cavalerie, et qui a le talent particulier d'exaspérer les radicaux sans avoir toujours eu celui de satisfaire en même temps les conservateurs. (Je le crois bien ! nous sommes si bêtes !) Bref, M. Saint-Genest, qui n'est pas un politicien mais qui est un homme de cœur, un esprit généreux, et une plume entraînée, dénonça ce fait et jeta d'un tel élan son cri d'appel à la charité, qu'en une semaine le total des listes de souscriptions s'élevait à..." etc., etc.

Vous savez le reste ; personne n'aurait pu donner à cette bonne œuvre une impulsion plus énergique, plus magnétique, plus irrésistible, plus foudroyante, que Saint-Genest ; mais, si le virtuose était incomparable, l'instrument était bon. Ses cordes ont merveilleusement vibré sous ces doigts magiques. Seul, le *Figaro* pouvait mener à bien ce que Saint-Genest avait si résolument entrepris.

Clara-Louise Kellogg

Cette grande artiste est Américaine ; elle est née en 1845, dans la Caroline du Sud. Remarquée dès l'âge de douze ans pour son talent artistique, elle fut placée sous la direction de Rivardo, célèbre professeur de musique de New-York, et fut graduée à l'âge de seize ans.

Elle fit son début à l'Académie de musique de New-York en 1861, et eut un succès retentissant. En 1865, elle visita l'Europe où elle fut acclamée, et revint aux États-Unis. En 1871, elle fut reçue à la Cour en Angleterre, et en 1874 elle entra dans le champ fertile de l'Opéra anglais. M. Strakosch l'engagea l'année dernière pour l'opéra anglais et italien au prix de \$60,000 pour cent soirs, et fit \$30,000 de profit. Il vient de l'engager de nouveau pour une saison au Canada et aux États-Unis. Mademoiselle Kellogg est dans toute la force de son talent ; sa voix a une beauté qu'aucune artiste américaine n'a jamais égalée. C'est une grande artiste et une excellente femme.

Annie-Louise Cary

Elle est aussi Américaine de l'Etat du Maine, née en 1842. En 1866, elle alla au conservatoire de Milan, et après deux années d'études, s'engagea dans une troupe lyrique partant pour le Danemark. Elle enthousiasma les Danois ; sa réputation se répandit et elle fit le tour de l'Europe. On admire surtout la richesse et la flexibilité de sa voix de contralto.

Elle revint aux États-Unis et cueillit partout des lauriers.

Décisions judiciaires concernant les Journaux

1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement ; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

4o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.